

« Eric Clapton. La vie en blues », sur Arte : portrait d'un simple mortel sauvé par le blues

La réalisatrice Lili Fini Zanuck s'est penchée, sans complaisance, sur la carrière fulgurante et chaotique du « dieu » de la guitare dans un documentaire intitulé : *Eric Clapton. La vie en blues* (RU, 2019, 126 min). Disponible à la demande sur Arte.tv jusqu'au 6 février.

Par [Bruno Lesprit](#) – Publié le 14 janvier 2021 à 18h00 - Mis à jour le 22 janvier 2021 à 18h42

Temps de Lecture 2 min.



Image extraite du film « Eric Clapton. La vie en blues », de Lili Fini Zanuck. Getty Images

ARTE.TV - À LA DEMANDE- FILM DOCUMENTAIRE

L'affiche d'*Eric Clapton. Life in 12 Bars (La Vie en blues, en VF)* est trompeuse : un montage associe une fresque murale du musicien britannique, dans la posture du *guitar hero* avec sa Fender Stratocaster, et le graffiti qui fit naître sa légende dans les rues de Londres, au milieu des années 1960 : « *Clapton is God* » (« Clapton est Dieu »).

Le mérite de ce documentaire, sorti en salles début 2019, est bien d'en finir avec cette divinité. A hauteur d'homme, les images dressent sans complaisance le portrait intime d'un baby-boomeur sauvé par le blues, avant d'être happé par ses addictions (héroïne puis alcool) et, finalement, de les vaincre. Schéma d'un grand classicisme s'agissant d'une rockstar septuagénaire.

En confiance, Clapton a ouvert ses archives à son amie la productrice Lili Fini Zanuck, réalisatrice, en 1991, de *Rush*, un film sur deux flics devenus toxicomanes en infiltrant le milieu des dealers. « Slowhand » (son autre surnom) avait composé la bande originale, comprenant la chanson *Tears in Heaven*, une de ses plus belles et douloureuses mélodies, écrite en mémoire de son fils, Conor, mort à 4 ans. Cette tragédie, qui aurait dû anéantir Clapton, précéda son triomphe avec l'album *Unplugged* et ses impeccables versions acoustiques de standards de blues.

Relation triangulaire

Dans son autobiographie parue en 2007, Clapton ne se ménageait pas, ne cachant rien de son égoïsme ni de ses lâchetés. *Life in 12 Bars* le montre parfois « minable », comme on dit pour les alcooliques. On le voit hagard, le regard perdu, renifler de la blanche pendant ses années de réclusion (1970-1973) dans sa propriété du Surrey, on l'entend se faire rudoyer par un spectateur et sa diatribe éthylique contre les « *négres et les bamboulas* », lors d'un concert à Birmingham, en 1976, n'est pas passée sous silence.

Avec un luxe de détails est relaté comment il a convoité puis séduit Pattie Boyd, femme de son grand ami George Harrison. Heureusement, le film s'attarde aussi sur la conséquence artistique de cette relation triangulaire : *Layla*, cet hymne rock dévoré par la passion.

L'ascension du prodige est la partie la plus intéressante de *Life in 12 Bars*, celle qui justifie ce titre se référant à ces 12 mesures, canon du blues. Autocentré et adulé, Clapton est en même temps si peu confiant en lui-même qu'il se fond dans l'identité de groupes sans s'y éterniser, The Yardbirds, les Bluesbreakers de John Mayall, Cream, puis Blind Faith.

Au moins cet amour inconditionnel pour la musique des descendants d'esclaves trouve-t-il bonne place. D'autres moments de son parcours sont curieusement sacrifiés, à commencer par son renoncement à la virtuosité au profit de la simplicité du country-rock, après la rencontre, en 1969, de Delaney & Bonnie – dont le nom n'est pas même mentionné.

Eric Clapton. La vie en blues, de Lili Fini Zanuck (RU, 2019, 126 min). Disponible à la demande sur Arte.tv jusqu'au 6 février.